

NATHALIE BERNARD

# LES NUÉES

LIVRE 2 - NÉRO



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

### **25 juin 2025.**

Chris, commandant du sous-marin nucléaire d'attaque *L'Herminier* en mission dans l'océan Indien, commence un journal destiné à son fils.

### **Jour perpétuel indéfini.**

Emportée par les courants de la mer des Nuées, l'embarcation de Lisbeth dérive dans la Nuit.

Mais, depuis quelque temps, un étrange phénomène se produit. Une traînée lumineuse vient rompre l'obscurité à intervalles réguliers...

Suite et fin d'un diptyque passionnant, où les fils étroitement liés de deux destins parlent en profondeur de la transmission, de la construction des sociétés et de la nature humaine face au désastre.

# LES NUÉES

LIVRE 2 - NÉRO

## NATHALIE BERNARD

Nathalie Bernard est publiée depuis une vingtaine d'années chez différents éditeurs. Fascinée par les contes et les récits d'initiation, elle a d'abord écrit pour les grands des histoires de vampires, de sorcières, de sirènes et autres créatures fantastiques. Depuis quelques années, elle se consacre plus particulièrement à l'écriture pour la jeunesse. Chanteuse à ses heures perdues, il lui arrive de donner une forme « spectaculaire » à ses romans. Elle espère apporter à ceux qui la lisent un peu du rêve et du réconfort qu'elle a elle-même reçus en parcourant certains livres...

Aux éditions Thierry Magnier :

*Sept jours pour survivre*, Grands romans, 2017.

*Sauvages*, Grands romans, 2018.

*Keep Hope*, Grands romans, 2019.

*Le Dernier sur la plaine*, Grands romans, 2019.

*D.O.G.*, Grands romans, 2020.

*Les Nuées, Livre 1 – Érémos*, Grands romans, 2021.

*Les coquelicots de Claude Monet*, coll. Petite Poche, 2021

© Éditions Thierry Magnier, 2022

ISBN 979-10-352-0575-1

Éditrices : Charline Vanderpoorte et Gaïa Marty

Assistante d'édition : Juliette Gaillard

Illustration de couverture : Tom Haugomat

Direction artistique couverture : Florie Briand

Maquette intérieure : Amandine Chambosse

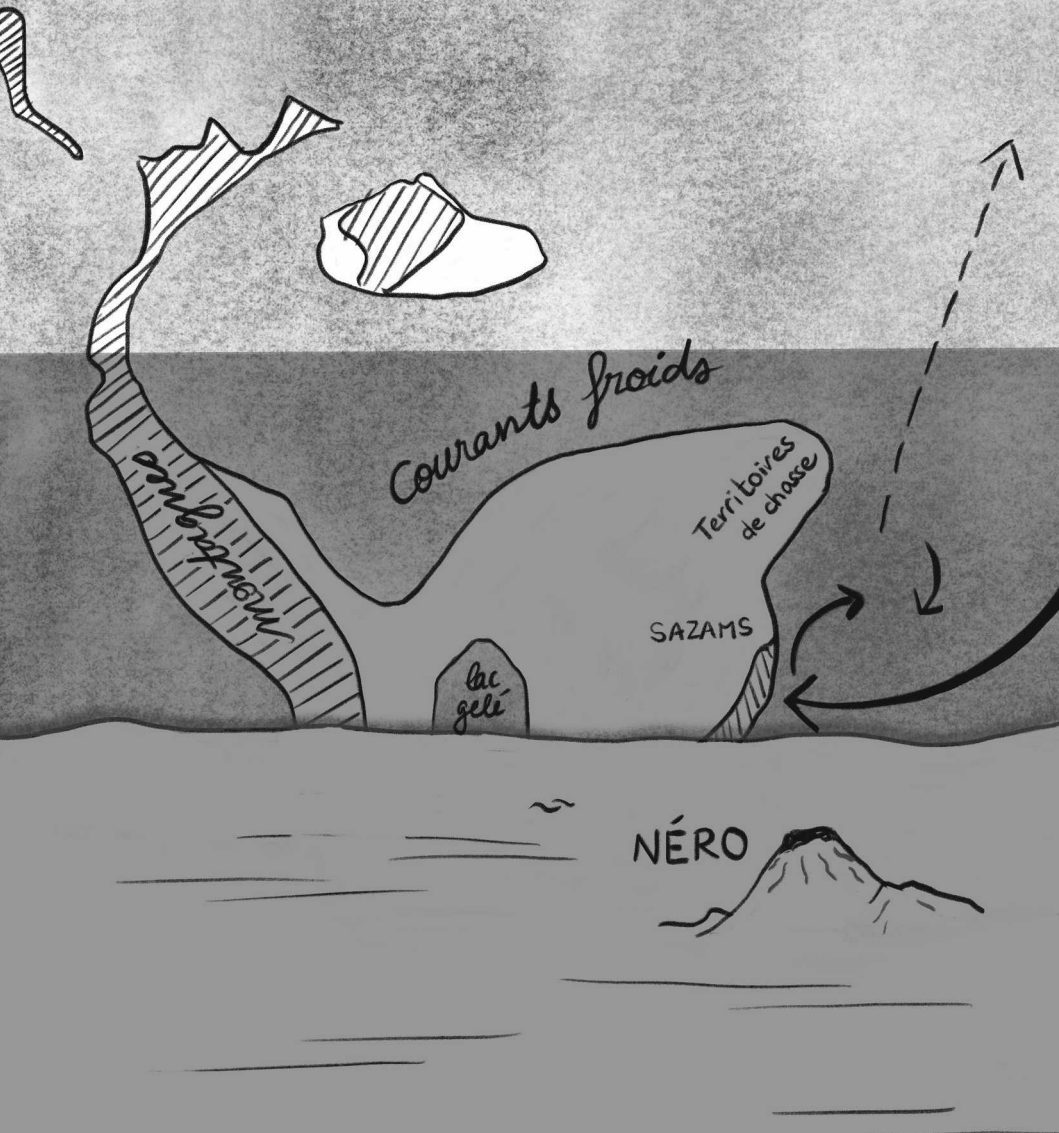
NATHALIE BERNARD

LES  
NUÉES  
LIVRE 2 – NÉRO

roman



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER



Samboungou

Courants froids

Territoires de chasse

SAZAMS

lac gelé

NÉRO



ÉRÉMOS

Courants chauds

banquise

« L'eau – on l'apprend par la soif/  
La Terre – par les océans traversés. »  
Emily Dickinson, *Ainsi parlait Emily Dickinson*,  
Arfuyen, 2016.



« On peut tout supporter à condition  
que cela se termine un jour. »  
Nathalie Guibert, *Je n'étais pas la bienvenue*, Paulsen, 2016.



# PROLOGUE

Avec son ventre vide, avec ses jambes marquées par leurs coups, elle courait.

Avec sa tête remplie d'horreurs, avec son désespoir de vivre parmi eux, elle courait.

La terre gelée lui brûlait les pieds, mais elle n'avait pas le choix.

Elle devait continuer de courir.

*Ils avaient oublié de l'attacher et ils étaient partis. Sous le regard médusé des autres femmes, elle était sortie sans faire de bruit et, frôlant les murs, elle avait grimpé les marches une à une dans l'obscurité jusqu'à se retrouver à l'air libre. Elle ne savait pas vraiment où aller, mais elle s'en fichait. De toute façon, il lui était impossible de se contenter de survivre enfermée dans ces vestiges de l'ancien monde, si vieux qu'elle se demandait même comment ils*

*avaient pu tenir jusque-là... Il lui était impossible de rester ici, à leur merci, de les laisser venir sur elle, de les laisser l'engrosser... Même si elle n'avait qu'une infime chance de s'en sortir, elle devait tenter de s'enfuir.*

Être dehors enfin.

Ne pas être enchaînée.

Rien que ça, c'était déjà une victoire.

Au moins sentait-elle le vent sur son visage !

Au moins pouvait-elle enfin respirer un air frais !

*En sortant du bâtiment, elle ne les avait pas vus. Elle en avait supposé qu'ils étaient partis chercher à manger, ce qu'ils faisaient constamment. Sous le ciel pâle, le cœur battant, elle avait commencé à s'éloigner. Elle avait eu le temps de faire quelques pas, elle avait eu le temps de se croire libre un instant, et puis l'un d'eux avait surgi de l'autre bâtiment en hurlant comme un fou.*

*Elle s'était mise à courir.*

*Il s'était mis à courir derrière elle.*

Il n'était plus très loin maintenant.

Elle ne le voyait pas, mais elle l'entendait haleter.

Le monstre.

*Bien sûr, elle savait que c'était un homme, mais elle ne pouvait pas le nommer ainsi. Elle avait assisté à trop*

*d'horreurs qu'elle n'aurait jamais pu seulement imaginer. Ces êtres abjects n'avaient plus rien en commun avec son espèce.*

*Alors qu'elle l'entendait se rapprocher, elle pensa que si elle avait eu assez de force, elle se serait arrêtée pour saisir cette pierre pointue qui gisait par terre. Avec, elle aurait pu tenter de le tuer. Mais elle se sentait beaucoup trop épuisée pour se battre. Ils ne la nourrissaient que trop peu, le minimum pour la garder en vie et, la plupart du temps, elle craignait de manger ce qu'ils lui donnaient. Cette chair, crue et rouge, elle ne l'aimait pas. À chaque bouchée avalée, elle avait peur de devenir comme eux.*

*Et ça, ce serait pire que la mort.*

*Les rares fois où ils sortaient les femmes, ils les attachaient au bord de l'eau pendant qu'ils chassaient. Elle ne les regardait pas tuer les oiseaux en appuyant leurs pouces sur leurs petits cœurs. Elle ne regardait pas les ventres ronds des femmes sur le point d'accoucher dans cet enfer. Elle se concentrait sur le sol. De toutes ses forces, elle grattait les trous qui laissaient échapper des bulles microscopiques et, à la hâte, elle aspirait la chair de ces coquillages dont elle ne connaissait pas le nom. Cette chair crue n'était pas goûteuse, mais elle prenait soin de la mâcher longtemps pour en tirer tous les nutriments.*

Elle sentait ses forces s'amenuiser. Il fallait pourtant encore faire un effort, pousser dans ses jambes qui hurlaient déjà de douleur, donner une dernière accélération.

Si elle parvenait à le semer, elle se cacherait entre deux rochers. Là, elle pourrait regarder le ciel pendant un moment et peut-être avoir la chance de se reposer au calme. Elle pourrait oublier leurs yeux fous, se souvenir de son ancienne vie, de son enfant, de l'homme qu'elle avait aimé. Elle pourrait tenter d'oublier tout ce qu'elle avait vu et, peut-être, se risquer à se reconnecter à son âme.

Allez, plus que quelques mètres et peut-être que...

Lorsque le monstre tomba sur son dos, elle sut que c'était la fin.

Il la fit chuter sur le sol. Puis il la retourna et, pendant un instant, leurs yeux se rencontrèrent. Son visage était si près du sien qu'elle pouvait sentir son haleine infecte. Et, une fois de plus, elle constata qu'il n'y avait rien dans son regard.

Rien d'autre qu'une faim cuisante.

Alors, pendant que le monstre plongeait ses mains griffues dans sa poitrine, elle regarda le ciel et s'évada parmi les étoiles.

# LA NUIT

## JOUR PERPÉTUEL INDÉFINI

Poussé par des courants puissants, le bateau de Lisbeth filait dans la Nuit. Les jours perpétuels ensoleillés d'Érémos avaient laissé la place à des jours perpétuels d'obscurité. Mais, depuis quelque temps, un étrange phénomène se produisait. Une traînée lumineuse venait rompre la Nuit à intervalles réguliers. Elle surgissait de l'est et traversait le ciel en se déplaçant doucement. Sous elle, la Nuit s'éclairait, passant d'un noir d'encre à un bleu foncé, qui permettait soudain à Lisbeth d'apercevoir l'immensité marine qui s'étendait autour d'elle. Fascinée, elle s'asseyait alors pour contempler ce spectacle. Comment décrire autrement ce fragile scintillement qui la survolait ?

À chacun des passages de la Traînée lumineuse, Lisbeth entaillait le mât avec la lame de son couteau. Compte tenu du nombre de barres, elle imaginait que cela faisait environ dix jours perpétuels qu'elle naviguait depuis qu'elle l'avait

découverte. C'était très approximatif, mais aussi la seule manière qu'elle avait trouvée de reconstituer des « jours ».

Durant ce laps de temps, elle avait vu le Gros Poisson revenir deux fois. Il nageait en parallèle de son bateau. Pas trop près pour ne pas le faire chavirer, mais suffisamment pour que Lisbeth puisse l'observer à la faveur de la Traînée lumineuse. Il possédait une taille impressionnante qui pouvait avoisiner celle de sa maison. De l'eau sortait parfois de son dos, comme s'il la recrachait après l'avoir respirée. Ses dents immenses avaient quelque chose de terrifiant, mais son chant ressemblait à une lamentation qui faisait vibrer l'âme de la jeune fille. D'ailleurs, chaque fois que le Gros Poisson disparaissait, elle se sentait encore plus seule.

Cela faisait un moment que Lisbeth n'avait rien avalé. Grâce à deux averses, elle avait pu remplir ses gourdes mais, cette fois, elles étaient vides. Elle avait de plus en plus de mal à rester éveillée. Sa tête dodelinait et elle somnait régulièrement dans le sommeil.

Ce fut un son familier qui la sortit de sa torpeur.

*Le bruit des vagues et du ressac !*

Lisbeth frota ses paupières collées par le sel, puis ouvrit les yeux. Tout autour d'elle, rien n'avait changé. La Nuit étendait toujours son empire. La jeune fille sortit un bras de son cocon de voiles et frissonna. À l'extérieur, le froid était toujours là. Combien de temps avait-elle dormi

cette fois ? Elle était incapable de le dire. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle était toujours en vie, tout entière dans sa langue épaissie et dans la brûlure de sa gorge. Rassemblant ses forces, elle parvint à s'asseoir et, tournant son visage vers le bruit du ressac, elle vit se découper une côte. Elle pouvait la voir car les vagues scintillaient, produisant une étrange lumière bleutée qui illuminait par intermittence les contours d'un récif.

La seule idée de retrouver la terre chassa brusquement sa fatigue. Lisbeth plaça le gouvernail dans la bonne direction et saisit les rames pour se rapprocher de ce qui semblait être un piton rocheux. Chaque coup de rame était une souffrance et elle avait beau se démener, cela ne servait à rien. Son bateau continuait de s'éloigner des écumes bleutées...

Le cœur battant, affolée à l'idée de replonger indéfiniment dans la Nuit, elle attrapa le cadran que Viggo lui avait offert. Elle l'ouvrit et constata que les courants s'obstinaient à l'emporter vers le sud. Le récif, dessiné par les vagues phosphorescentes, s'éloigna rapidement et disparut, englouti par le noir. Pour finir, les sons se turent aussi et il ne resta plus que le clapotis de l'eau autour de la coque et les cliquetis des drisses remuées par le vent...

Alors l'angoisse la saisit tout entière et son cœur se serra si fort que Lisbeth eut l'impression qu'une main invisible venait le comprimer.

*Noireté de Noireté ! Je ne veux pas mourir !* pensa-t-elle, tandis que son ventre vide gargouillait.

Ses appâts épuisés, elle n'avait plus rien pêché, mais elle ne risquait rien à réessayer. Saisissant sa ligne, la jeune fille la lança le plus fort possible dans l'immensité des flots. Assise près du bord, le corps soumis aux caprices du vent, elle se sentait plus frêle que jamais. L'oreille aux aguets, elle ne pouvait s'empêcher de pister les chants du Gros Poisson. Sa compagnie lui manquait.



Pendant un moment, il n'y eut plus que le roulis et le scintillement de quelques étoiles sur la crête des vagues. Le corps de Lisbeth était parcouru de frissons. Elle avait le sentiment que le Soleil et sa chaleur avaient disparu pour toujours. Alors, des images de sa vie sur Érémos s'imposèrent. Elle s'imagina allongée sur sa paillasse, les bras croisés en éventail derrière sa tête, le regard tourné vers le plafond. Dire qu'à l'époque, elle se plaignait parfois d'avoir trop chaud ! Elle se revit creusant la terre avec Sverre et s'abritant avec lui derrière une dune pour casser la croûte. Elle se rappela la saveur des figes fraîches et celle, plus rassasiante, des pains de chanvre. Elle pensa à Viggo, qu'elle n'avait pas eu le temps d'aimer comme elle l'aurait voulu, et à la sensation de sa main chaude et de ses doigts entrelacés aux siens. Elle se remémora le doux visage d'Hélin, cette sœur insoupçonnée, qu'elle avait connue trop tard...



C'était tellement douloureux de penser que, peut-être, elle ne les reverrait jamais plus.

Lisbeth sentit des larmes rouler sur ses joues et les réchauffer l'espace d'un instant. C'est à ce moment que sa ligne se mit à bouger, d'abord faiblement, puis de plus en plus fort. Malgré le manque d'appât, quelque chose avait bien voulu mordre à l'hameçon. Aussitôt, Lisbeth actionna le moulinet et tira délicatement sa proie vers elle. Comme elle n'y voyait rien, elle tâta le corps froid qui frétillait dans sa main. Pas de doute. C'était un poisson à dix yeux, identique à ceux qu'elle troquait contre des bons d'échange sur le marché d'Érémos, sosie de ceux qu'Hélin et sa mère prenaient quotidiennement dans leurs filets. Elle trancha la tête du poisson et, dans la foulée, elle le vida consciencieusement. Puis, sans une hésitation, elle croqua dans sa chair crue.

*Journal de Chris,  
commandant de L'Herminier,  
sous-marin nucléaire  
d'attaque*

*25 juin 2025, troisième quart (8h-12h)*

*Gabriel,*

*Je t'écris sous la lumière jaune qui, à bord, symbolise le jour. Nous nous sommes dilués dans l'océan Atlantique il y a quelques heures. J'ai travaillé durant deux quarts<sup>1</sup>, lancé mes ordres habituels et me voilà dans ma cabine pour une pause en solitaire. C'est en vidant mon barda que j'ai trouvé ce carnet. Un Moleskine relié d'un beau cuir de couleur châtaigne et qu'une bande élastique permet de garder fermé. J'ai cherché un mot à l'intérieur et je n'en ai pas trouvé. Je ne saurai donc pas avant mon retour qui, de ta mère ou toi, l'a glissé dans*

---

1. Quarts : dans la marine, une journée est découpée en six quarts (périodes de quatre heures).

mes affaires. C'est à toi que je décide d'écrire car cela fait un moment que nous n'avons pas réussi à avoir une vraie conversation tous les deux. Et cela me manque.

Juste avant mon départ, tu étais en colère et cela t'arrive de plus en plus souvent ces derniers temps... Cette fois, tu es parti en claquant la porte et en courant si vite que je n'ai pas pu te rattraper. Pendant que j'enfilais mon uniforme et que je laçais fermement ma paire de chaussures, c'est ta mère qui t'a cherché dans tout le quartier.

En vain.

Résultat, je n'ai pas pu te dire au revoir. Ça m'a fait beaucoup de peine, tu sais. Au moment de mon départ, comme tu ne revenais pas, je suis allé dans ta chambre. Je cherchais un objet de toi à emporter avec moi. Je n'arrivais pas à me décider et puis, soudain, je l'ai aperçue, sous ta table de nuit.

Ton étoile fétiche.

Elle prenait la poussière...

Tu avais à peine cinq ans quand tu l'as vue sur le marché de Camden à Londres. Je m'en souviens comme si c'était hier ! Elle faisait la taille de ta main. Tu la voulais tellement qu'on a fini par te l'acheter. Tu disais qu'elle te porterait bonheur et, pendant des années, tu l'embrassais avant de

t'endormir. À mon retour, j'espère que tu m'expliqueras pourquoi tu l'as remise sous ta table de nuit...

Aujourd'hui, tu as seize ans, mon fils. Tu as le lycée, le judo, tes potes. Tu as ta propre vie et, bientôt, plus vite que tu ne le crois, tu seras adulte. Je suis ton père, je t'aime, cela ne changera jamais. Je m'inquiéterai pour toi de la même manière quand tu auras trente ans, quarante ou soixante ans. Mais ce qui m'attriste en ce moment, c'est que tu n'aies plus de projet. Tu ne vois pas à quoi ça sert de faire des études. Tu répètes sans arrêt que nos vies ne servent à rien, qu'on est trop nombreux et qu'à cause de nous, le niveau des mers va monter et nous noyer. Tu ne crois plus en l'avenir d'une planète sur laquelle les températures seront un jour si fortes qu'elles nous dessècheront comme des momies, les vents si violents qu'ils feront chuter nos rêves...

Je comprends ton angoisse, Gabriel, mais, en attendant, chaque aube qui s'éveille est une vie possible. Regarde dans le jardin, est-ce que les oiseaux cessent de chercher de la nourriture ? Arrêtent-ils de chanter ou de construire leurs nids parce que les saisons se détraquent ? Non, ils poursuivent leurs tâches. Ils se séduisent, se reproduisent, migrent et repassent haut dans le ciel, quelle que soit la couleur du temps... Plus jeune, tu adorais les observer. Pendant une heure ou deux, tu détaillais leurs

plumages et tu étudiais leurs chants. Ensuite, tu cherchais leurs noms dans le guide que je t'avais offert. Tu t'en souviens ? Celui dans lequel les oiseaux étaient classés par couleur de plumes... Que j'aimais voir tes yeux briller quand tu en identifiais un ! Quelle joie cela t'offrait ! L'autre jour, tu m'as dit que cela ne t'intéresse plus, que cela ne sert à rien puisque, de toutes les façons, toutes les espèces vont disparaître...

C'est vrai que ces dernières années, les nouvelles du monde ne sont pas très brillantes. La terre se défend de nos bêtises et on peut la comprendre. Elle aussi cherche à respirer par les multitudes de cavités que les rampants et les rongeurs creusent dans ses entrailles, par l'oxygène absorbé par les feuilles des arbres et les échanges de nutriments effectués par leurs racines... Nous voudrions que notre monde ne change pas. Pourtant, rappelle-toi que l'impermanence a toujours été la jumelle de la vie. Rappelle-toi aussi ce que c'est que d'être passionné par autre chose que soi-même et comment le temps passe plus vite quand on s'oublie dans la contemplation de quelque chose...

J'aurais tellement aimé t'emmener avec moi, Gabriel, et, lorsque la lumière rouge nous plonge dans la nuit, te faire écouter les chants des dauphins et des baleines. J'aurais voulu te montrer ce que c'est

de vivre à bord, soudés comme les cinq doigts de la main, ce que c'est de travailler en compagnie de personnes qui partagent la même passion que soi, te faire ressentir quelle joie cela peut donner...

Un jour peut-être ?

En attendant, dès que j'aurai un moment, je te décrirai mon quotidien. Je n'ai pas pu te dire au revoir alors, d'une certaine manière, je t'embarque avec moi sur L'Herminier...

# LA NUIT

JP INDÉFINI

Des vagues.

De l'eau.

Des vagues.

Et le ciel étoilé.

Petit cœur battant sur une coquille de bois, glissant là où la grande eau noire et le grand ciel noir se rejoignaient, Lisbeth se laissait embarquer vers le sud. Cette passivité était de plus en plus difficile. Elle avait froid et l'impression que cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas vu le disque solaire au-dessus de l'horizon.

C'était angoissant de ne pas savoir si elle le reverrait un jour.

C'était angoissant d'avoir la sensation de flotter dans un monde inconsistant dont elle ne pouvait apercevoir les limites.

De se laisser mener par ces puissants courants contre lesquels elle ne pouvait rien. C'était angoissant de ne pas savoir si un autre poisson voudrait bien mordre à l'hameçon et de ne plus avoir une goutte d'eau potable pour assouvir sa soif.

Pourtant, Lisbeth n'aurait pu se trouver ailleurs. C'était le chemin qu'elle avait décidé de prendre, la seule issue à tout ce qu'elle avait vécu dernièrement. La disparition de sa mère, la question que cette dernière lui avait laissée, la rencontre avec le vieux Jakob et tout ce qui en avait découlé... la prison et les propos de Maître Elon, les révélations de Tobias, la découverte de ce qu'était vraiment le monde d'Érémos, sa condamnation à mort, la fuite sur le bateau d'Hélin... Ses convictions profondes, son désir de retrouver sa mère, tout la ramenait sur cette barque qui dérivait avec les courants...

Non, il n'y avait pas de retour en arrière possible.

Des vagues.

De l'eau.

Des vagues.

Et la chaleur qui agonisait.

Rien à attendre, excepté de savoir jusqu'où ces courants l'emportaient. Pour penser à autre chose, Lisbeth fouilla dans son sac. Au fond gisaient pêle-mêle tous les objets qu'elle avait trouvés dans le désert et cachés dans un trou sous la natte qui recouvrait le sol de sa maison. Du bout des doigts, elle reconnut ce pendentif étrange que,



longtemps auparavant, quelqu'un avait dû porter dans l'ancien monde. Sans jamais savoir ce qu'elle représentait, elle avait toujours aimé cette créature aux yeux exorbités et aux oreilles en pointe. Elle aimait son gros corps gris et beige et l'expression de sa figure. Saisissant son couteau, elle sectionna un morceau de drisse et en passa l'extrémité dans la boucle prévue à cet effet. Lisbeth plaça le pendentif sur le haut de son torse et, tirant la cordelette derrière son cou, elle forma, à l'aveugle, un nœud solide. Seule, au cœur de cette obscure immensité, elle avait enfin le droit de le porter.

Ces quelques gestes lui donnèrent la nausée. L'obscurité prolongée associée au cahot du bateau finissaient par lui donner le mal de mer. Barbouillée, elle s'allongea sur le pont. Le contact du bois lui paraissait de plus en plus froid.

Ses yeux grands ouverts plongèrent dans le ciel. La Traînée lumineuse était là depuis un moment. Elle restait là-haut durant deux, peut-être trois sabliers. Pendant tout ce temps, Lisbeth choisissait de troquer sa peur contre un sentiment de communion diffus. Son esprit cherchait à entrer en contact avec sa mère.

*Maman ?*

*Est-ce que tu as ressenti la même chose lorsque tu as traversé les Brumes ?*

*Est-ce que ton cœur s'est élargi lorsque tu as vogué seule sur la mer des Nuées ?*

C'était plus fort qu'elle. Lisbeth avait besoin d'envoyer régulièrement cet appel par-delà les flots. Bien entendu, aucune réponse intelligible ne lui parvenait mais, bien souvent, une sorte de vibration, quelque chose de doux comme une caresse la traversait...

*Maman ?*

Alors qu'elle cherchait encore à entrer dans cette vibration, une bourrasque aussi soudaine qu'inattendue fit remuer le bateau, la glaçant instantanément. Soit le temps était en train de changer, soit ce vent annonçait la proximité de nouvelles côtes. La jeune fille caressa le cadran que Viggo lui avait offert. Cet objet était devenu son amulette. Elle relut à voix haute le mot mystérieux qui était gravé dessus.

*Hammerfest.*

Au même moment, la Traînée lumineuse disparut. Avec le retour de l'obscurité, la luminosité de l'aiguille phosphorescente s'accrut. Cette « magie » ne cessait de la subjuguier. Il était évident que celui qui l'avait fabriquée avait souhaité qu'elle brille dans la nuit pour que le navigateur puisse s'y repérer ! Grâce à elle, Lisbeth savait qu'elle filait maintenant en direction du sud-ouest.

- *Pour que tu ne te perdes jamais...* avait murmuré Viggo à son oreille, en lui offrant cet objet.

Une goutte de pluie tomba sur sa main et, juste après, une averse la trempa tout entière. Frissonnante, Lisbeth se

dépêcha d'aller chercher le seau pour le laisser se remplir d'eau. Puis, elle alla s'abriter dans la petite cabine. Elle se sécha du mieux qu'elle put afin de ne pas prendre froid et frotta le cadran pour ôter l'eau qui était tombée sur lui. Au moment où Viggo le lui avait offert, savait-il déjà que, tôt ou tard, Lisbeth voguerait vers la Nuit ? En cet instant, elle aurait parié que oui. En tout cas, cette phosphorescence ne pouvait indiquer qu'une chose : les fondateurs d'Érémos possédaient des objets qu'ils utilisaient jadis dans la Nuit...

*Journal de Chris,  
commandant du SNA  
L'Herminier*

*26 juin 2025, sixième quart (20h-24h)*

*Gabriel,*

*J'ai passé six mois à terre, tout l'hiver et le printemps avec ta mère et toi, mais tu avais toujours mieux à faire que de passer du temps avec ton « daron »... ce que je peux parfaitement comprendre. Pourtant, j'aurais aimé te parler de mon travail. Je vais le faire ici et tu verras bien si ça t'intéresse ou si ça te barbe !*

*Sais-tu que L'Herminier est le dernier-né de nos sous-marins nucléaires d'attaque de type Barracuda ? Un bijou de technologie avec les derniers équipements électroniques de lutte anti-sous-marine et anti-surface. D'ailleurs, j'essaie de ne pas trop penser à son prix pour ne pas avoir peur de rayer la coque ! On l'a baptisé L'Herminier en*

hommage à Jean L'Herminier. Ce type commandait le Casabianca pendant la Seconde Guerre mondiale. À l'époque, c'était encore un diesel-électrique, avec le confort d'une boîte à sardines. S'il pouvait visiter notre bâtiment aujourd'hui, il nous traiterait de « petits-bourgeois » devant la cabine pour six des majors et le carré<sup>2</sup> accueillant, avec ses étagères en bois brun sur lesquelles on trouve de la vaisselle en argent et quelques livres. Mais je crois que le plus surprenant pour lui serait de trouver des femmes à bord.

Elles sont huit à avoir accepté d'embarquer avec cinquante-cinq gars. Je connais le parcours et le tempérament de chacune d'entre elles, de la même manière que je connais tous mes hommes. Ça aussi tu me l'as reproché avant de partir. Quand j'ai commencé à vous parler du jeune Paul, notre bidou<sup>3</sup> engagé à tout juste dix-huit ans, tu m'as jeté à la figure que je semblais mieux le connaître que toi. Tu te trompes bien sûr. Tout ce que je sais de lui, je l'ai appris dans son dossier et à travers ses réponses à nos questions pendant son entretien. Toi, je te connais depuis le jour de ta naissance.

---

2. Carré des officiers : sur les bâtiments de la marine nationale, les pièces communes, salles de repos et salles à manger des officiers et officiers marinières sont appelées « carrés ».

3. Bidou : le plus jeune, le dernier arrivé dans les grades les moins élevés sur un sous-marin.

je t'ai vu grandir (même si c'était par à-coups), et je connais bien ta rage aussi, contre le monde, l'état de la planète et... moi...

Bref, être commandant, comme être père, c'est un paquet de responsabilités. À bord, ce titre me donne un gros avantage : je suis le seul à avoir droit à une petite cabine individuelle ! Elle mesure à peine trois mètres carrés, mais j'y ai un petit bureau (celui sur lequel je suis en train de t'écrire), une bannette<sup>4</sup>, un placard et, privilège ultime, un lavabo. Un luxe absolu sur un sous-marin d'attaque nucléaire qui n'offre, sur sa surface totale, qu'un mètre carré par personne et seulement deux douches pour soixante-trois personnes.

Tu me diras qu'on pourrait se sentir confinés ici. Mais ce confinement, on l'a choisi. Rien à voir avec ceux qu'on nous a fait subir ces dernières années pour cause de pandémie ! Et, pour le moment, la « météo » de l'équipage est excellente. En passant, j'ai entendu que ça rigolait pas mal à la « place du village », la petite cafétéria qui accueille nos sous-officiers et nos matelots. C'est certainement le meilleur endroit pour prendre la température et se faire une idée de l'humeur générale, mais je n'y suis pas vraiment entré. Ici, on ne se mélange pas.

---

4. Bannette : couchette une place, en général fermée par un rideau.

Je suis vite monté juste au-dessus, au carré des officiers. J'y ai retrouvé Serge, mon second. Un grand type maigre d'une quarantaine d'années que je découvre sur cette sortie. Il y avait aussi Karim, mon sonar depuis que je suis passé commandant. Crâne rasé, visage rond et grands yeux noirs, le genre de type qui t'apparaît tout de suite sympathique. Il vient à peine de fêter ses trente ans, mais ça fait plusieurs années que la marine lui a trouvé un don. Je t'ai déjà parlé de ces oreilles absolues, analytiques, que nous appelons les « oreilles d'or » ? Ces types sont capables de te dire si c'est un bâtiment russe ou anglais juste en comptant le nombre de pales ! Ils peuvent différencier le bruit des bulles contenues dans un iceberg de celui de la pluie qui tape à la surface de l'eau... Quand on pense qu'au départ, si Karim est entré dans la marine, c'est grâce aux histoires de son grand-père, un pêcheur d'Iroise qui lui a donné le goût de la mer dès la petite enfance ! Je me dis qu'on ne remerciera jamais assez ceux qui nous ont conduits à nos passions...

Autour de la table, il y avait aussi Adèle, notre « sorcière » en titre, notre médecin, en argot de bord. Proche de la quarantaine, avec un visage sévère, on voit tout de suite que ce n'est pas une tendre. Elle ne parle pas beaucoup de sa vie privée, mais on sait tous qu'elle a traversé des moments très difficiles.

Il y a deux ans, son mec est mort en opération militaire. Depuis, elle se « soigne sous l'eau », ce sont ses mots. À ce stade de son entretien, j'ai été obligé de lui pointer que, dans un sous-marin, les états d'âme ne sont pas autorisés. Elle a hoché fermement la tête et c'était pas du flan. Cette fille, je le sens, c'est un roc.

Face à Adèle se trouvait Max, un grand type un peu raide, pratiquement le sosie de Buster Keaton. Lui, c'est notre irremplaçable chef machines et, ce qui ne gâche rien, le mec le plus droit que je connaisse. Il est issu d'une longue lignée de militaires.

Près de Max, Hélène, notre ingénieure atomiste, une grande blonde maladivement timide, était assise face à Jérôme surnommé « la baraque », notre officier de quart, un blagueur-né à la limite de la lourdeur...

Tout ce petit monde mangeait avec grand appétit les lasagnes saumon-épinards que leur avait confectionnées notre chef cuistot Gaëtan, un magicien dont on ne pourrait pas se passer. Eh oui, quand on navigue pendant des mois coupés du monde, coupés du ciel et de l'air pur, coupés de nos familles, on se raccroche souvent à ça, la très bonne cuisine qu'on trouve à bord. D'ailleurs, comme ta mère me l'a quelquefois fait remarquer, notre mission terminée, je reviens souvent avec quelques kilos en trop !



# LA NUIT

JP INDÉFINI

Lisbeth fut réveillée par un craquement violent. Elle ouvrit les yeux et fut aveuglée par un éclair qui zébra le ciel avant de plonger tout droit dans la mer. Juste après, silence et obscurité revinrent, plus opaques que jamais. Les étoiles avaient disparu et le ciel était si sombre qu'il était impossible de le différencier des flots. En bougeant, Lisbeth constata qu'elle s'était enroulée dans les voiles et réalisa qu'elle ne se souvenait pas du moment où elle s'était endormie sur le pont.

Le vent s'était levé. Il tournoyait autour du bateau et faisait frémir les cordages. Ce n'était pas bon signe, pas bon signe du tout. La jeune fille passa en position assise et, tandis que le tonnerre grondait, un deuxième éclair illumina les flots et la pluie se mit à tomber. Balayée par les bourrasques, la surface de l'eau était en train de changer de consistance. Hérissée de petites crêtes, elle

commençait à se soulever sous l'effet du vent. Çà et là, des vagues se formaient de manière anarchique.

Lorsque le noir revint pour la deuxième fois, Lisbeth sentit son pouls battre plus vite contre ses tempes. Malgré sa peur, elle ouvrit la bouche pour avaler quelques gouttes de pluie. Elle attendait le prochain éclair pour y voir de nouveau quelque chose. Son seul espoir était de découvrir des côtes, de trouver un endroit où accoster le temps que l'orage passe...

Une série de craquements et d'éclairs lui permit de constater que les vagues léchaient le bastingage. Aussi loin qu'elle pouvait voir, autour d'elle n'existait plus qu'une houle noire et mouvante qu'une pluie épaisse venait grossir. Près d'elle, le seau s'était à demi rempli d'eau douce. La jeune fille y trempa sa gourde et but tout son soûl jusqu'à ce qu'une vague ne la projette par terre et ne renverse à la fois le contenu du seau et de la gourde. Les choses ne s'arrangeaient pas. Le bateau se trouvait pile au centre d'une tempête. Désormais, les vagues le prenaient de travers et envahissaient le pont.

Lorsque l'eau de mer commença à s'accumuler dans la coque, Lisbeth fut saisie par une image terrible. Elle se voyait sous l'eau, donnant des coups de pied et battant des bras pour rejoindre la surface. Face à la violence des flots, sa force ne valait rien. Debout sous les gerbes d'eau glacée, tétanisée, elle imaginait sa bouche s'ouvrir et le

liquide salé entrer dans son corps jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer.

*NON !*

Lisbeth ne savait pas vraiment d'où venait ce grand *non* mais, l'instant suivant, son corps tout entier se rebella contre la fatalité. Saisissant le seau, la jeune fille commença à écoper. Tandis que le monde craquait au-dessus d'elle et que les vagues se relayaient de plus en plus vite, inondant son embarcation, ses gestes lui semblaient empâtés, trop lents ! Trempée, elle remplissait le seau, puis le vidait par-dessus bord.

Un éclair éclatait tout près, elle ne s'en souciait pas.

Elle remplissait le seau, puis le vidait.

Le tonnerre grondait comme si la terre se brisait en deux, mais elle n'y faisait plus attention.

Tout ce qui comptait, c'était de remplir le seau et de le vider.

Remplir le seau et le vider.

*Journal de Chris,  
commandant du SNA  
L'Herminier*

*27 juin 2025, cinquième quart (16h-20h)*

*Gabriel,*

*Je suis pas un causeur. Atavisme ou déformation professionnelle j'en sais trop rien. Ce qui est certain, c'est que plus on est silencieux sur un sous-marin mieux ça vaut...*

*T'écrire, je m'en rends compte, c'est plus facile. Si on pouvait communiquer librement avec l'extérieur, je t'enverrais mon journal chaque jour. Mais tu le sais, ici on n'a pas Internet et rarement des nouvelles du monde.*

*Maintenant, je vais te parler un peu de notre mission. On nous surnomme parfois les « chiens de garde », parce que nous frayons sous l'eau pour défendre la flotte de surface. Quand j'ai reçu l'ordre d'escorter une escadre française en mer de*

*Chine, nous effectuions un exercice naval avec les Australiens et les Anglais et on s'en sortait plutôt bien. Et puis c'est devenu réel d'un coup et l'angoisse est montée d'un cran.*

*On pourrait bien être à deux doigts de la guerre !*

*Alors, ce matin, j'ai réuni les officiers au poste central de navigation et d'opération, le CO pour les intimes. C'est un peu le centre névralgique du sous-marin. On y trace notre nouvelle route sur la table à cartes, entre deux rangées d'écrans informatiques renseignant toutes les fonctions vitales du sous-marin. Après ça, j'ai attrapé mon micro pour parler à l'équipage de ce qui nous attendait. Dans leurs oreilles, ça donnait à peu près ça :*

*« On y est. Ça barde en mer de Chine. On escorte le Charles<sup>5</sup> avec tout son barda sur site et il va y avoir pas mal de monde dessus et dessous. Les gars d'en haut comptent sur nous, on n'a pas le droit à l'erreur. Je sais que chacun de vous sera à deux cents pour cent. Soyez la fierté de votre pays et dignes de notre bateau ! Et n'oubliez pas que, de là où il est, Jean L'Herminier garde un œil sur nous... »*

*Je les ai imaginés arrêtant leurs manœuvres, immobilisant la tartine de leur petit-déjeuner.*

---

5. Le porte-avion nucléaire Charles de Gaulle.

décollant les yeux de leurs écrans de contrôle pour m'écouter dans un silence de cathédrale. J'ai poursuivi en leur rappelant qu'il y aurait un famili à envoyer et qu'ils devaient en profiter parce qu'on ne sait pas quand sera possible le prochain. Juste après, on est passés en mode silence. Chacun savait exactement ce qu'il avait à faire.

Karim m'appelle. Je continuerai plus tard.

# LA NUIT

JP INDÉFINI

L'orage avait fini par s'éloigner. Débarrassée de cet encombrant visiteur, la mer s'était peu à peu calmée. Lisbeth était ressortie de ce combat exténuée, le corps et les vêtements trempés, les muscles des bras douloureux. Sa réserve d'eau était à sec et son corps épuisé criait famine. Avant toute chose, elle devait manger pour se réchauffer. Alors, même si elle avait du mal à tenir debout, elle se força à préparer une ligne et à la jeter dans l'eau.

Au-dessus d'elle, les étoiles revenaient progressivement. Après ce déferlement de violence, la Nuit paraissait plus douce, plus claire aussi. Étrangement, Lisbeth se sentait plus proche d'elle. D'ailleurs, ses yeux semblaient s'habituer à l'obscurité.

Soudain, sa ligne remua et se tendit. Elle immobilisa son bras et la remonta doucement. Un poisson qu'elle n'avait